Pour un anniversaire

Autor(en): **Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **12 (1955)**

Heft 2

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-996840

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

plus librement. La neige environnante avait fondu de quelques centimètres. La chaleur de son corps fit qu'il épousa les formes d'une grotte de neige étroite, à l'intérieur de laquelle il gagna une mobilité, quoique relative, de ses membres supérieurs.

L'avalanche avait arraché quelques troncs de bouleau. Stenmark parvint, au prix d'efforts de plusieurs heures, à pratiquer un petit trou à travers le toit de neige, à l'aide d'une branche, assurant une certaine aération.

Il se souvint alors qu'il y avait un billet de cinéma, de couleur rouge, dans la poche de son habit. L'épinglant précautionneusement au bout de cette branche, il l'éleva au jour qui régnait sur l'orifice de fortune d'aération. Le signal d'alarme était hissé.

La colonne de secours que l'on envoya sur ses traces, repéra «le drapeau rouge» au milieu de la masse blanche.

Il lui revint à la mémoire sa capture de quatre perdrix des neiges, dans son sac de touriste. Grâce à elles, le problème de la nourriture des premiers jours fut résolu. Il se sustenta de chair fraîche, et de neige, en guise de «dessert», se plut-il à raconter. A la fin de la semaine, hélas, la chair parut se décomposer. Il rongea alors l'écorce de bouleau, et lorsque celle-ci ne suffit plus à apaiser sa faim, sortit de sa poche de pantalon une boîte de cire à farter les skis, dont il mâcha le contenu.

— Je mâchais et remâchais cette pâte, incapable de pouvoir à jamais l'avaler.

Il essaya, durant tout ce temps, de détacher ses souliers de la fixation des skis. Peine perdue! Les pieds étaient comme forgés aux skis. Leur sensibilité devait s'amoindrir dans une large mesure au bout de quelques jours.

«Avez-vous appelé au secours?», telle était la question que chacun lui posait.

— A quoi bon! Personne n'aurait pu m'entendre, et cela eût été une dépense de forces inutile.

— Vous doutiez-vous d'une aide salvatrice?, telle fut une autre question qui revint sur le tapis.

— Naturellement! Comment aurais-je pu survivre sans cet espoir de salut!

Il sut exactement la durée de son ensevelissement, remontant jour après jour sa montre bracelet. Quand son frère le découvrit avec la colonne de sauvetage, il sut que c'était un dimanche, le deuxième depuis son sinistre.

Les membres de la colonne de secours avaient déjà dépassé l'emplacement de sa retraite, lorsque le regard de son frère s'arrêta sur le billet de cinéma fiché dans la branche.

Les hommes creusèrent un trou dans la neige au moyen de pelles et de pioches. Leurs efforts durèrent plusieurs heures avant qu'ils ne parvinssent à libérer Evert.

«Laissez-moi donc, je peux...»

Et nous connaissons la suite de cette phrase, citée au début du texte. Le rescapé allait néanmoins prendre place sur une luge de secours que l'on avait montée. Le diagnostic médical établit, à l'exception des jambes gelées, aucune autre lésion. On espère pouvoir sauver ses pieds, et, sauf complication imprévue, Evert Stenmark pourra à nouveau chasser la perdrix des neiges, lui le seul homme qui soit ressorti vivant d'un séjour prolongé dans un suaire de neige.

«Il est d'un type élancé, musculeux, endurci par les intempéries, accoutumé dès son enfance au grand air et à la nature rude. Il doit à ces facteurs le secret de son sauvetage miraculeux».

C'est en ces termes que s'exprimèrent les médecins.

«Il croit à sa bonne étoile» avoua sa mère.

Lui-même affirma:

«Je n'ai jamais pensé à la mort, mais ai nourri uniquement l'espoir d'être sauvé. Emprisonné dans ma cellule étroite, je dus travailler, persévérer jusqu'au bout, et croire à la vie!»

Pour un anniversaire

Celui que la jeune nation américaine a appelé «le saint», est un enfant des Marches de la France, d'un de ces coins de pays précisément où Jeanne d'Arc a vécu sa jeunesse.

Albert Schweitzer, né le 14 janvier 1875, est Alsacien. Son père était pasteur à Kayserberg. Un autre nom: Günsberg, le village d'Alsace de ses jeunes années, auquel il se souvient toujours, s'y rendant dans maint pélerinage solitaire.

En 1875, c'est le lendemain de la guerre de 70, qui appauvrit tant ces pays, le lendemain de l'invasion. Les officiers de l'armée étrangère avaient tous le titre de «Monsieur le Docteur», nous rapportent les chroniques.

Tout le monde devait attirer Schweitzer. Il étudie d'abord la théologie, la philosophie, la musique; pénètre dans les Universités de Strasbourg, Berlin, Paris. Organiste remarquable, il travaille à Paris avec le maître Widor.

Sera-t-il pasteur, comme son père? On le croirait naturellement, puisqu'il exerce à Strasbourg, en qualité de stagiaire, écrivant son premier ouvrage sur Jean-Sébastien Bach.

Mais ce n'est qu'une demi-mesure; il se sent imparfait dans son rôle de théologien. Il peut donner une mesure plus pleine de lui aux hommes.

En 1911, il mérite le titre de Dr en médecine de l'Université de Strasbourg. Il est âgé alors de trente-six ans. Il est un docteur, mais d'un autre ordre que celui des officiers de 1870, un docteur aux mains tendues vers les déshérités, vers «nos Seigneurs les pauvres», selon l'expression du Moyen-Age.

Il quitte l'Europe pour l'Afrique occidentale, un nouveau domaine qui sera sien depuis lors. «De nombreuses mains sont tendues pour offrir, mais bien peu d'entre elles offrent réellement» devait-il écrire avant son départ.

Les mains tendues sans qu'il y ait suite d'action tangible sont pareilles aux indicateurs de chemin, objets d'une certaine utilité, mais sans âme. Seul compte l'acte, le reste n'est que «pitié gratuite» (Pascal).

A Lambaréné, dans la brousse profonde, il secourt les Noirs. La petite mission qu'il fonde, de caractère théologique et médical, s'agrandit au cours des années. Après quarante années de luttes ingrates s'élèvent aujourd'hui un hôpital et une léproserie, comptant respectivement deux cent cinquante et trois cent cinquante lits.

L'univers a reconnu ses mérites. Les Universités l'ont honoré des titres les plus flatteurs. En 1952, il est lauréat du Prix Nobel de la Paix. Il est reçu au sein de l'Académie française.

L'homme à qui échoit toutes ces distinctions se refuse pourtant à toute gloire humaine, préférant le combat dans la nature hostile de la brousse africaine, au service des indigènes, obéissant à sa voix intérieure.

Claude. Aran, janvier 1955.